

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'Eldorado dans les glaces de Denis Chabot (Éditions HMH)

Adrien Thério

Number 11, September 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40350ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thério, A. (1978). Review of [*L'Eldorado dans les glaces* de Denis Chabot (Éditions HMH)]. *Lettres québécoises*, (11), 17–18.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'ELDORADO DANS LES GLACES

de Denys Chabot
(Éditions HMH)

Si ces histoires avaient du vrai, ce ne pouvait être qu'à la manière d'une allusion ou d'un symbole, avec un extraordinaire sens caché. (L'Eldorado, p. 123)

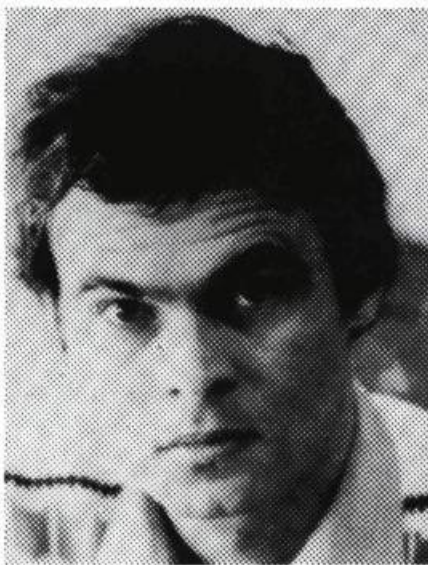
Je viens de relire cet *Eldorado dans les glaces* et j'y ai pris encore plus de plaisir que la première fois. Et pourtant, ce n'est pas un récit facile, une histoire ou tout se déroule d'une façon logique. Au contraire ! Pourquoi suis-je donc si fasciné par cet Oberlin fantastique et funambulesque qui, même pendant son absence, tient tout le monde en haleine ? Je ne sais trop sinon que l'invention remplit chaque page de cette aventure, qu'elle nous propulse dans un univers imaginaire que je qualifie d'extraordinaire.

Est-ce que je me trompe en croyant que cet Oberlin est un des personnages les plus sympathiques et les plus intéressants de la jeune littérature québécoise ?

C'est lui qui nous fait le premier récit qui porte son nom et qui nous raconte comment il rencontre son double, comment il est finalement témoin de sa mort. Dans ses papiers, feuillets jaunis, Oberlin découvre « toutes sortes d'itinéraires, listes de gares, d'îlots et de musées, dates de mort de toutes les divinités et de retour des revenants, lieux et moyens de déplacement, configuration des mouvements migratoires des terribles bêtes fauves inconnues et des chiens méchants, déchirures d'annuaires téléphoniques de villages fantômes, les trente-deux et une demie façons de jeter des regards troublants . . . » etc, mais surtout à la fin cinq noms de personnes qui n'ont pas été biffés : Lorna, Blake, Faustin, Béate et Julie la Métisse, suivis d'une série d'adresses. Et Oberlin nous dit :

« Le hasard s'est bien rencontré : j'avais déjà couru les villes, les numéros de porte ne m'étaient pas inconnus, et il m'était déjà arrivé de visiter chacune des adresses. On aurait dit des endroits aux portes desquels j'avais déjà frappé et dont je m'étais enfui avant que l'on ne vienne m'ouvrir. »

On ne sera donc pas surpris qu'Oberlin laisse la parole à tous ces personnages qui, à leur façon, nous livreront une partie de son histoire et surtout de l'histoire de l'Île aux radeaux ou du Chateaupierre. Mais derrière la voix de tous ces personnages, on croit toujours entendre celle d'Oberlin qui sait s'incarner de mille façons différentes pour faire, défaire et refaire, corriger et réarranger le récit pour nous mieux mystifier. À travers l'his-



toire d'Oberlin, il y a l'histoire du Chateaupierre, sombre bâtiment qui s'incarne en une sorte d'île où Faustin règne en maître (du moins le croit-il) sur une armée de filles de joie qui savent, au cours de leurs sauvages randonnées, ouvrir leurs cuisses toutes grandes pour recevoir forestiers et voyageurs.

« Tout l'été durant on put voir cette flotte singulière descendre à force de rames et de voiles jusqu'aux plus lointains villages, imposer un rythme de fiévreuse pulsation le long des côtes, y faire halte, prendre à bord bûcherons, forestiers et vagabonds du rail, marchands de bestiaux et trappeurs, notables déguisés en chasseurs et braconniers déguisés en notables. »

On peut se permettre de croire que l'Eldorado, c'est ce Chateaupierre, où convergent tous les désirs, toutes les convoitises des gens des alentours. Après les réjouissances, les malédictions, le grand gel :

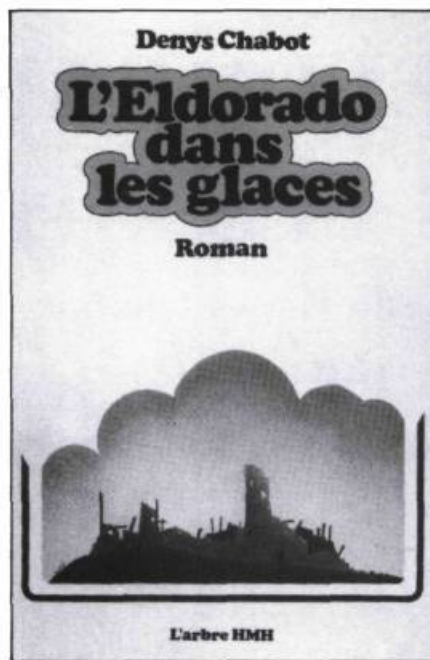
« Alors le temps ne fut plus qu'une simple spirale coincée, et tout se mit à remonter puis à tourner en rond depuis les tout débuts. L'air, la terre et les eaux s'étaient trouvés contractés par un froid d'une sauvagerie et d'une démesure inouïes. »

Les trois pages qui suivent seraient toutes à citer car cette description du grand gel, c'est un tour de force, un grand délire verbal comme il en existe peu dans notre littérature. Et je me dis qu'il faut être écrivain jusque aux limites

de son être pour peindre une fresque pa-reille. Mais des fresques remplies de dé-lire, il y en a partout dans ce livre et même si les différents récits qu'on nous offre se contredisent les uns les autres, les différents narrateurs ont tous à peu près la même façon de voir le monde, de l'interpréter, de le plier à leurs entende-ments. C'est par là que sous la peau de tous ces narrateurs, j'en découvre un seul qui change de personnalité pour mieux nous tromper.

Dans un sens, même s'ils se contredi-sent, tous ces récits se complètent et s'harmonisent parfaitement. Mais le narrateur est habile qui garde pour les dernières parties du livre ses inventions les plus belles comme le récit du grand gel et plus tard celui du grand feu. N'est-il pas normal qu'après avoir été momifiés par le gel pendant des saisons et des saisons, ces gens sentent les dé-manchaisons du feu intérieur, extérieur, l'envie folle de faire feu de tout ?

On pourrait, si on le voulait, voir ici tout un tableau de symboles et il faut dire que je n'ai pu m'empêcher de les interro-ger un peu au cours de mes lectures. Ainsi ce Chateaupierre, lieu sacré de saintes partouzes, situé sur une île, pourrait bien être . . . mais pour le mo-ment, je ne veux donner aucune explica-tion. Je me contente de ce récit à six voix



au timbre totalement différent mais qui ne peuvent s'empêcher de faire et défaire le monde par des images qui ont un air de parenté qui ne trompe pas. Elles sont belles ces images. Je vous en donne un exemple que je choisis dans le texte qui fait suite au grand gel, au moment où la vie revient tranquillement réveiller les sens. Si vous voulez voir autre chose que ce que cela dit, libre à vous :

« Ils reçurent par bouffées la sen-teur des forêts verdissantes, peu à peu couvertes de feuillages, et les arbres étaient dans leurs feuilles, comme dit la chanson. Fini l'effroi de se momi-fier de son vivant, fou de névralgie, désespéré par des rêves glacés, coeur battant sous d'inertes chairs. Suite à ces fiévreuses transitions la couleur de leur corps prit la teinte de la chair avivée. Leur visage figé en une gri-mace de désespoir osa enfin se relâ-cher, et ce fut même le sourire qui en dénoua la fixité. »

Cet Oberlin, quel personnage fantasti-que, réel et irréel à la fois, rêvant ses rêves et les dénouant comme il lui convient, s'inventant toute une épopée et se donnant le plaisir de la raconter lui-même !

Une sorte de Don Quichotte qui est en train de parcourir les routes du pays pour en prendre possession en s'émerveillant de son verbe ! Un magicien qui tient le monde dans sa main et le fait vibrer jusqu'à l'éclatement des sons et des lu-mières !

Je lui souhaite des milliers d'auditeurs ou de lecteurs. Il les mérite.

Adrien Thério

Claude Robitaille ou le parasitisme littéraire

Propos sur *Le Corps bissextil*

(Hexagone)

par Pierre Berthiaume

Parasites ; perturbations dans la réception des signaux radio-électriques. (Robert)

Claude Robitaille est assurément un romancier qui a beaucoup évolué depuis le début de sa carrière. Connue d'abord par un recueil de nouvelles, *Rachel-du-hazard*¹, publié en 1971, où le regard sur soi se réalise à travers une phrase au rythme variable, il a fait paraître un second recueil en 1974, *Le Temps passe et rien ne se passe*² où les questions d'écriture envahissent la trame romanesque. Or *Le Corps bissextil*³, dernière oeuvre de Claude Robitaille, apparaît le pronon-

gement ultime de « La Pluie est un détail », la dernière nouvelle du *Temps passe et rien ne se passe*, dont Yvan Lepage disait que « Le langage atteint un degré de dislocation tel qu'on glisse vers l'écriture automatique. »⁴

Voyons quelques unes des caractéristiques du roman. Premier constat, le texte s'apparente à un monologue intérieur au débit constant. Il s'agit d'un monologue direct où les mots traduisent immédiatement la moindre mouvance de

l'esprit, les plus petites nuances de la pensée. Aussi est-ce possible, en par-courant le roman, de reconstituer la trame d'une aventure à travers le témoi-gnage d'une conscience : à plusieurs re-prises, le lecteur peut reconnaître la vie d'une petite communauté de personnes, sans doute cinq, où la promiscuité entraîne des tensions, où l'argent manque parfois, où l'on se drogue, enfin où des discours, quelquefois rapportés au style direct, ponctuent les conflits.